LE TORCHIS
contact@letorchis.com



Quand l’hymne retentit, ma jeunesse se remet en marche

Description

Certaines mélodies ne se contentent pas d’être entendues. Elles pénètrent dans les territoires les plus reculés de notre mémoire, ouvrent des portes que nous pensions refermées depuis longtemps et nous rendent, avec une intensité inattendue, celui que nous avons été. C’est ce qui m’arrive lorsque j’entends cet hymne qui accompagne les manifestants français dans leur contestation d’un pouvoir politique devenu, à mes yeux, défaillant, faible, déliquescent et de plus en plus indifférent aux inégalités sociales. Je n’entends pas seulement une mélodie. J’entends ma jeunesse.

Soudain, j’y suis de nouveau. Paris, dans les années 1970. Je me retrouve au milieu de la foule en marche, parmi mes camarades de lutte, entouré de visages jeunes dont les regards brûlent de conviction. Je crois presque sentir le contact de l’épaule de celui qui marchait à mes côtés, les légères bousculades dans les rangs, le rythme des chaussures frappant le pavé, les voix qui s’élèvent et s’amplifient jusqu’à ce que celle de chacun se fonde dans celle d’une multitude vivante et vibrante. L’un de nous entonnait un chant, les autres reprenaient, et bientôt la rue entière résonnait des mêmes paroles. Nul besoin de chef d’orchestre. La mélodie elle-même nous entraînait.

Nous étions jeunes, révolutionnaires, habités par une ferveur ardente. Nous voulions changer le monde, rien de moins. Nous ne nous satisfaisions ni de réformes cosmétiques, ni des promesses des politiciens, ni de ces compromis que l’on nous présentait comme l’expression suprême de la sagesse. Nous croyions qu’une autre société était possible, et même nécessaire : plus juste, plus égalitaire, plus humaine. Cette conviction n’était pas simplement une position politique ou une idée puisée dans les livres. Elle appartenait à notre existence quotidienne, à nos amitiés, à nos discussions interminables, à nos débats passionnés jusque tard dans la nuit, aux chansons qui accompagnaient nos journées.

Et quelle joie il y avait dans tout cela ! Malgré le sérieux avec lequel nous considérions nos engagements, malgré notre colère devant les injustices sociales, nos manifestations conservaient quelque chose de presque espiègle, une innocence juvénile qu'aucune époque ne saurait véritablement restituer. Nous marchions coude à coude, lancions nos slogans, chantions à pleins poumons et riions parfois de nous-mêmes, de nos enthousiasmes excessifs et de notre ardeur militante. Nous étions persuadés que l'Histoire se déroulait sous nos pas et que nous participions, à notre modeste manière, à son écriture.

La musique était bien davantage qu'un accompagnement de nos manifestations. Elle constituait le fil invisible qui nous reliait les uns aux autres. Elle donnait un rythme à nos pensées, un souffle commun à nos espérances, une expression tangible à cette fraternité dont nous parlions tant. Car il existe une différence immense entre discourir sur la solidarité et la ressentir physiquement, lorsque des centaines d'hommes et de femmes marchent à vos côtés et chantent avec vous. Dans ces instants, la solidarité cessait d'être une notion abstraite. Elle devenait une expérience humaine, immédiate et profondément vécue.

C'est peut-être pour cette raison que je tiens tant à distinguer les manifestants français qui descendent aujourd'hui dans la rue, animés par une conscience civique et politique, de ceux qui profitent parfois de ces rassemblements pour incendier, piller, saccager et semer la terreur. Je ne parle pas de ces bandes violentes qui sévissent également dans certains quartiers périphériques, de ceux qui transforment la rue en théâtre de destruction et font de leur colère un permis de porter atteinte aux personnes et à leurs biens. Je parle de citoyens qui veulent faire entendre leur voix, réclamer justice et contribuer à transformer la société. La détresse sociale peut expliquer la colère, mais elle ne saurait justifier la délinquance. De même qu'il serait injuste de condamner l'ensemble des manifestants pour les agissements de quelques casseurs, il serait tout aussi condamnable de légitimer la violence de ces derniers au nom de la contestation sociale.

Je me souviens parfaitement de cette distinction, qui faisait partie de notre propre expérience militante. Lorsque nous défilions dans les rues, lorsque nous scandions des slogans révolutionnaires, parfois extrêmement virulents, nous ne cherchions pas à terroriser le citoyen ordinaire. Nous prétendions, au contraire, parler en son nom, lutter pour lui, transformer une réalité dans laquelle tant d'êtres humains étaient condamnés à l'humiliation, à l'exploitation et aux inégalités. Le commerçant devant sa boutique n'était pas notre ennemi, pas davantage que celui qui ne partageait pas nos convictions. Notre confrontation était politique, idéologique, sociale. Elle ne constituait nullement une autorisation de sombrer dans la délinquance.

Au fil des années, j'ai également appris à reconnaître les limites de nos rêves. Toutes les idées auxquelles nous croyions n'ont pas résisté à l'épreuve de la réalité. Toutes les promesses révolutionnaires n'ont pas engendré la liberté, et tous ceux qui invoquaient la justice n'ont pas nécessairement su respecter l'être humain. L'expérience m'a appris à me méfier des slogans absolus, à redouter le fanatisme et à regarder avec suspicion ceux qui promettent une rédemption politique définitive. Mais cette lucidité acquise avec les années n'a effacé ni la sincérité de nos engagements, ni la générosité de nos amitiés, ni cette conviction profonde qu'un homme n'est pas tenu d'accepter l'injustice sous prétexte qu'elle existe depuis des générations.

Et c'est alors, au cœur même de cet hymne retrouvé, qu'une nostalgie plus profonde s'éveille en moi. Elle ne concerne plus seulement les manifestations et les rues de Paris, mais aussi les compagnons

avec lesquels j'ai partagé ces années, les visages que le temps a éloignés, les voix que je n'entendrai peut-être plus jamais, les jeunes gens que nous étions avant que l'existence ne dépose sur nos épaules le poids de l'expérience, des responsabilités et des désillusions. Je me demande parfois ce que nous nous dirions si nous pouvions nous retrouver, tous ensemble, dans cette même rue, au milieu du même cortège. Nous reconnaîtrions-nous ? Souririons-nous de notre ancienne innocence ? Ou bien poserions-nous simplement une main sur une épaule familière avant de reprendre notre chanson, sans avoir besoin d'expliquer quoi que ce soit ?

Il y a quelque chose de presque douloureux dans cette évidence, c'est le temps passe, mais les mélodies ne vieillissent pas comme nous. Elles conservent leur rythme, leur enthousiasme, cette promesse indéfinissable de commencement. Nous changeons, nous perdons certaines illusions, nous nous éloignons parfois des idées qui nous enflammaient autrefois. Pourtant, quelques notes suffisent à faire renaître tout un monde. Je n'aspire pas à revivre ces années, ni à reprendre à mon compte chacune des convictions que je défendais alors. Je comprends simplement, avec davantage de profondeur, qu'elles avaient de précieux la capacité de croire ensemble, de lutter sans haïr l'homme, de rêver de changement sans renoncer à la compassion.

C'est sans doute ce que cet hymne réveille véritablement en moi. Non pas la nostalgie aveugle d'une révolution, mais la fidélité à quelque chose qui précédait toutes nos désillusions : la conviction que l'existence humaine ne devrait pas être abandonnée à l'arbitraire du pouvoir, à la domination de la force ou à la toute-puissance de l'argent, et que même un individu isolé, lorsqu'il rejoint d'autres êtres humains, peut élever sa voix et contribuer à transformer son destin.

Aujourd'hui, j'écoute ce même hymne depuis l'autre rive des années. J'ignore ce que sont devenus tous mes camarades, ce qu'il reste de nos rêves communs, lesquels d'entre nous portent encore cette flamme au fond du cœur. Les années m'ont peut-être dépouillé de mon innocence politique, mais elles ne sont jamais parvenues à m'arracher ma sensibilité à l'injustice, ni mon émotion devant des êtres humains qui marchent ensemble pour une cause digne d'être défendue.

Je comprends alors que ma nostalgie ne s'adresse pas uniquement à ce que nous avons été, mais également à ce qu'il nous reste possible de devenir. Car il n'est pas nécessaire d'être jeune pour se révolter contre l'injustice, ni de croire à une révolution totale pour demeurer convaincu que la société peut être améliorée. La sagesse que les années m'ont apportée ne m'impose nullement de renoncer à mon aspiration à un monde plus humain. Bien au contraire, elle me confère la responsabilité de préserver cette aspiration contre le fanatisme, la violence et le désespoir.

Je ne cherche pas à retrouver ma jeunesse. Je veux simplement demeurer digne de ce qu'elle portait de beau, de courageux et de profondément humain.

Et lorsque l'hymne s'achève, lorsque les voix se taisent et que le silence reprend sa place, je découvre qu'une chose, malgré toutes ces années, n'a jamais changé en moi ; Si mes pas se sont alourdis, mon cœur, lui, se souvient toujours du rythme.

Rony Akrich

Categorie

1. Opinions

date créée

11 novembre 2026